

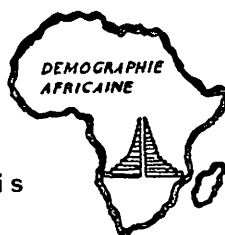
GROUPE DE TRAVAIL DE DEMOGRAPHIE AFRICAINE
(IDP, INED, INSEE, MICOOP, ORSTOM)

SYNTHESE des RECENSEMENTS AFRICAINS

DOCUMENTS D'INFORMATION

-12-

NOMBRES ET NOMS
DANS LES RECENSEMENTS



Paris

Avril 1979

PRESENTATION

La Synthèse des Recensements Africains est un projet du Groupe parisien de Démographie Africaine (IDP, INED, INSEE, MICOOP, ORSTOM) réalisé en liaison avec le RIPS (Accra - Ghana). Son programme comporte la publication de Monographies Méthodologiques sur les derniers recensements, sous forme séparée et provisoire d'abord, regroupées dans leur version définitive ensuite. La synthèse proprement dite de ces monographies doit intervenir dans un second temps.

Parallèlement à cet effort, divers Documents d'Information sont également diffusés sur les sujets susceptibles d'intéresser les responsables de recensements.

Les deux séries de documents sont publiées sans périodicité régulière; leur diffusion est restreinte. Pour toute correspondance à leur sujet, s'adresser à :

Robert BLANC
I.N.E.D.
27, rue du Commandeur
75675 PARIS CEDEX 14
Tel. 320-13-45

PUBLICATIONS DEJA PARUES

Monographies Méthodologiques

- 1 - Mauritanie
- 2 - Haute-Volta
- 3 - Tunisie
- 4 - Algérie
- 5 - Somalie
- 6 - Congo
- 7 - Côte d'Ivoire
- 8 - Ghana (à paraître)
- 9 - Sénégal

Documents d'Information

- 1 - Estimations indirectes de fécondité et de mortalité.
- 2 - Estimations indirectes de migrations internationales.
- 3 - Estimations de la population de fait et démographie de la population non résidente.
- 4 - Le besoin d'un système d'état-civil.
- 5 - Méthodes indirectes d'estimation des migrations internationales.
- 6 - Enquête par sondage et recensement
- 7 - Les migrations internationales dans le recensement de la Haute-Volta.
- 8 - Le dénombrement des nomades
- 9 - Introduction à la synthèse des recensements africains
- 10 - Ce que pensent les recensés d'un recensement
- 12 - Nombres et noms dans les recensements (Présent fascicule)

S O M M A I R E

	<u>pages</u>
Nombres, noms et agnats (par Richard A. GOULD)	1
Compter les gens, ou faire compter les gens	2
Qu'y a-t-il dans un nom ?	4
L'écran de l'adoption	7
 Annexe 1 : Le nombre 9 (Population Index)	 11
 Annexe 2 : Les erreurs sur les âges sont-elles responsa- bles de toutes les irrégularités observées ? (par André M. PODLEWSKI)	 13

NOMBRES, NOMS ET NON AGNATS^{*}
Problèmes Anthropologiques de Collecte
des Données de Recensement et de Généalogie

par Richard A. GOULD^{**}

Dans plusieurs domaines importants, les anthropologues sociaux et les réalisateurs de recensements sont aux prises avec des problèmes similaires. Les anthropologues collectent souvent des données de recensement dans leurs travaux de terrain, quoique ce soit habituellement à un niveau plus localisé que les échelons nationaux ou régionaux utilisés par les démographes. Ils doivent souvent confronter les données recueillies dans des milieux culturels très différents du leur, dans des situations où les différences sont tellement grandes qu'ils doivent même sélectionner les catégories de base dans lesquelles les données sont collectées.

Pour l'anthropologue, un recensement est un moyen et une fin; c'est-à-dire qu'il lui sert de moyen de découvrir les différentes manières dont les populations organisent et utilisent leurs relations sociales. Pour un réalisateur de recensement par contre, le recensement en lui-même est le premier objectif. Les anthropologues ont-ils découvert diverses sortes de comportement social des hommes qui puissent être utiles au réalisateur de recensement dans ses efforts pour remédier aux lacunes et recueillir des données valables ? Cet essai présentera quelques uns des problèmes que les anthropologues ont rencontrés dans la collecte et dans

* Parents par les mâles.

** Asian and Pacific Census Newsletter, Vol. II, N° 3, Février 1976.

l'enregistrement des données de recensement et de généalogie. Ce n'est pas un inventaire systématique et complet de ces problèmes, mais plutôt une revue descriptive de quelques uns des plus intéressants et des plus originaux comportements humains, qui peuvent affecter la validité des données démographiques dans différentes cultures.

Compter les gens; ou faire compter les gens ?

Beaucoup de personnes dans le monde ne comptent pas ou ont des nombres pour chaque chose seulement à un niveau restreint. Ceci n'implique pas qu'elles soient mentalement déficientes, plutôt ceci est en liaison avec leur mode de vie, dans leur environnement culturel et physique particulier. Quelques chasseurs-cueilleurs n'ont pas besoin de compter au-delà d'un certain nombre et chaque chose au-delà de ce nombre est désignée par le terme "beaucoup". Dans le désert d'Australie occidentale, les aborigènes comptent comme suit :

- 1 kutju
- 2 kutjara
- 3 mankurpa
- 4 kutjara-kutjara
- 5 kutjara-mankurpa
- beaucoup pini.

Ceci est leur système numérique complet ! Dans des cas comme celui-ci, un anthropologue qui demande aux gens quel âge ils ont, risque fort d'avoir des réponses sous forme de puzzle ou telles que "très vieux", jusqu'à ce qu'il réalise que ces gens ne calculent pas du tout d'âge chronologique. Ce qui apparaît comme une proposition élémentaire ("faisons un recensement") peut devenir une difficulté et compromettre la collecte des données.

La tâche est quelquefois rendue plus facile lorsque la société étudiée a établi des groupes d'âge ou d'autres modes de grouper et de classer les gens par générations. De telles classifications par générations, comme celles par exemple trouvées dans beaucoup de sociétés de l'Est africain, peuvent offrir aux anthropologues réalisant des recensements des systèmes originaux de catégories d'âges relatifs pour chaque individu. Ces âges relatifs peuvent être raffinés par des interviews et des classements entre les individus, jusqu'à ce que chacun soit situé dans un schéma précis d'âges relatifs.

Les fonctionnaires du Gouvernement ont rarement le temps ou la formation pour procéder ainsi et doivent se contenter de mesures plus simples et donc moins sûres. En 1966, un fonctionnaire du Gouvernement de l'Australie occidentale a eu pour tâche de déterminer ce que les aborigènes de la réserve de Laverton devaient présenter comme conditions pour être titulaires d'une pension en Australie occidentale. On doit être âgé de 65 ans, mais naturellement les aborigènes ne pouvaient pas dire eux-mêmes quel âge ils avaient, même avec l'aide d'un interprète. Ainsi, il a simplement aligné tous les aborigènes et les a examinés (il a même examiné leur dentition). Chaque aborigène qui semblait être âgé de plus de 65 ans s'est vu attribuer une pension à l'époque, même si des études généalogiques et d'âge relatif de ces mêmes personnes effectuées plus tard révélaient que quelques uns des "pensionnés" n'avaient même pas 45 ans. A la vérité, ce que l'on voit n'est pas ce que l'on est.

Beaucoup de sociétés traditionnelles disposent de procédés de comptage inattendus et mettent à l'épreuve nos conceptions ethnocentriques. Considérons les Yuki. Ces Indiens de Californie ont été étudiés par A.L. Kroeber, qui a découvert leur système octonal de numération. Au lieu de compter par 5 et 10, c'est-à-dire avec leurs doigts, ces gens comptent les espaces entre leurs doigts. Pour accomplir ceci, ils placent quelquefois des bâtonnets entre leurs doigts et comptent les bâtonnets. Comme Kroeber le notait "tout à fait naturellement leur "100" était "64" et il notait plus loin que :

"Le plus jeune homme qui a vécu avec les Américains semble ne pas avoir réalisé que leurs pères pensaient par hutaines au lieu de dizaines et sont ainsi induits en erreur car ils donnent les décomptes les plus contradictoires, même de leurs plus jeunes enfants (Kroeber, 1925 : 176)."

Parmi les Yuki également, il n'y avait pas de mot correspondant au concept de l'année calendaire, comme Kroeber le notait : "Personne ne connaissait son propre âge ou celui de quiconque". Pauvre réalisateur de recensement parmi les Yuki.

Non seulement les systèmes de comptage et les nombres diffèrent d'une société à l'autre, mais également l'usage traditionnel de ces nombres peut affecter les résultats fournis par un recensement.

Par exemple, l'idée de nombre sacré était, et dans quelques cas est encore, commune parmi de nombreux Indiens de l'Amérique du Nord. Sur la côte du Nord-Ouest le nombre sacré était 5. Dans les grandes plaines il était 7 et ailleurs il avait tendance à être 4. Ces nombres étaient en association rituelle parmi d'autres choses, avec les nombres de fois qu'un chant particulier ou une danse pouvait être répété. Plus importants pour le réalisateur de recensement, ces nombres tendent à être utilisés, même aujourd'hui, quand un doute ou un manque d'intérêt existe dans l'esprit des Indiens, au sujet d'un nombre. Si on demandait quel âge a un enfant, un Indien de la côte du Nord-Ouest pouvait bien répondre "oh 5". Un réalisateur avisé de recensement notera probablement ce comportement lorsqu'il obtiendra la même réponse à d'autres requêtes ("combien d'enfants cette femme a-t-elle eus" ou bien "combien de femmes untel a-t-il eues"). Mais des interviews occasionnelles peuvent être affectées par un tel type de réponse stéréotypée.

Qu'y a-t-il dans un nom ?

En 1842, Lewis Henry Morgan, un jeune homme de loi demeurant à Aurore, New York, se joignit à des amis et collègues pour former une société de fraternité nommée The Gordian Knot. De telles associations, comme les Masons, Odd Fellows et autres, étaient alors populaires en Amérique et leurs réunions étaient souvent caractérisées par des rites, costumes, poignées de main et autres formules spéciales et sacrées. Pour obtenir des idées pour sa nouvelle société, Morgan décida de visiter un établissement voisin d'Indiens Iroquois et d'observer leurs rites et autres comportements.

Un aspect de la vie sociale iroquoise qui fascina Morgan fut leur système de dénomination de la parenté. Contrairement aux Américains descendant d'Européens, les Iroquois utilisaient le mot "père" non seulement pour l'ascendant mâle, mais aussi pour d'autres parents mâles. Le mot "mère" était également d'un usage élargi. La fascination de Morgan pour les noms iroquois était si vive qu'il y consacra des années d'études ainsi qu'à d'autres pratiques iroquoises; le résultat en fut la publication en 1851 de "La ligue des Ho-dé-no-sau-nee ou Iroquois", livre maintenant reconnu comme la première description vraiment scientifique d'une société d'ethnographie. Nous ne savons pas ce qu'il advint des Gordian Knot, mais

l'intérêt de Morgan pour les noms iroquois conduisit directement à la science sociale moderne de l'anthropologie. Et son attrait pour les noms a mené également en partie à l'intérêt presque obsédant que de nombreux anthropologues ont manifesté pour les études de parenté.

Un réalisateur de recensement, comme un anthropologue, qui se trouve confronté à des sociétés non occidentales, doit parvenir à des termes en accord avec les règles traditionnelles et la manière de nommer, tout comme Morgan parmi les Iroquois. A défaut de connaître les pratiques de noms, on aboutira à des ambiguïtés dans les données du recensement et même à des erreurs véritables. C'est ce que les anthropologues ont découvert en recueillant des généalogies et ils ont alors modifié leurs interviews en conséquence.

Dans beaucoup de sociétés, l'usage de sobriquets est si répandu et si commun qu'il crée des confusions dès le départ. Mais les sobriquets ne sont pas toujours occasionnels, comme le cas des Indiens Akwe-Shavante du Brésil le montre. Un garçon Shavante n'est pas nommé à sa naissance. Des noms lui sont donnés à différentes étapes de sa vie et théoriquement un homme devrait ainsi recevoir quatre noms au cours de son existence. A l'initiation, les garçons reçoivent leurs troisièmes noms et théoriquement ils reçoivent leurs quatrièmes noms en atteignant le stade d'hommes socialement adultes. Comme l'a dit un anthropologue, David Maybury-Lewis, le processus peut même se poursuivre :

"Un homme peut avoir d'autres noms s'il le désire. Apewe à Sao Domingos a pris le nom de Rondon quand il apprit que le Général Rondon, le bienfaiteur des Indiens, était mort. Son peuple se référait encore à lui sous le nom d'Apewe mais le vieil homme répondait à celui de Rondon sans sourciller. Cependant les Sao Marcos Shavante se montraient tout indignés quand je parlais d'Apewe... Son nom n'était pas vraiment Apewe, insistaient-ils. Il avait volé ce nom. Son nom véritable était Sipasé (Maybury-Lewis, 1974 : 233-34)".

Comme si ceci n'était pas assez compliqué, les noms de femmes chez les Shavantes sont si embrouillés que l'anthropologue note :

"Les femmes peuvent grandir, selon les normes Shavante, sans recevoir un nom, surtout aujourd'hui où les noms attribués ne sont pas souvent maintenus... Je suis certain que des femmes Shavante instruites

ne connaissaient pas leurs propres noms. Une de mes tâches les plus ardues quand j'essayais de compléter l'information généalogique était d'identifier les individus sur mes fiches (Maybury-Lewis, 1974 : 234)".

Le cas des Shavante est un peu exceptionnel, mais les problèmes abondent pour le collecteur imprudent de généalogies et de données de recensement dans un autre domaine - la pratique fréquente d'annulation du nom. Ce comportement peut revêtir différentes formes : dans l'île de Tikopia, île lointaine de Polynésie, les enfants ne peuvent prononcer ni faire état de leur connaissance des noms de leurs parents vivants. Cette règle s'étend aussi à la prononciation des noms de leurs parents par une quelconque autre personne susceptible de les entendre. Théoriquement, à Tikopia, un enfant prononce le nom de ses parents pour la première fois au chant funèbre de leur enterrement. Il va sans dire que cette pratique complique la collecte des données généalogiques et de recensement. Mais encore plus redoutable est la règle, répandue dans de nombreuses sociétés, d'éviter de nommer les personnes décédées.

Dans le désert de l'Australie occidentale, les Aborigènes considèrent la prononciation du nom d'une personne morte comme un sérieux faux pas social. Pour l'éviter, ils utilisent une circonlocution. Ils emploient le mot "Kunmanara" pour une personne vivante dont le nom est le même que celui d'une personne décédée. Un simple son ? Puisque ceci est une interdiction plus ou moins indéfinie, avec les noms anciens qui ne reviennent qu'après un long temps, il peut y avoir un arrière de gens auxquels on se réfère par "kunmanara", ce qui crée des ambiguïtés. De plus, les mots qui dans la langue du Désert occidental sont les mêmes ou ont le même son que le nom de la personne décédée, seront eux aussi abandonnés et se verront substituer de nouveaux termes. Le vocabulaire est ainsi en constante fluctuation et un chercheur non avisé se trouvera toujours en danger d'utiliser un mot récemment éliminé. Dans de tels cas, le défaut de compréhension est le moindre de ses tracasseries. Un trait identique de nom interdit est également rapporté parmi les Eskimos du Groenland oriental et des variantes en sont répandues dans de nombreuses cultures à travers le monde. A chaque fois, la collecte de données généalogiques et de recensement en est rendue difficile.

L'étude de Morgan sur les noms des Iroquois l'a conduit à penser que la terminologie en matière de parenté reflète la manière dont les différentes sociétés classent leurs degrés de parenté. Il a entrepris une étude comparative à l'échelle mondiale des nomenclatures de parenté qui lui a permis de définir plusieurs types de systèmes de classification. Comme il a été suggéré plus haut, certains de ces systèmes classent la parenté selon les niveaux de générations (le système hawaïen de ce nom résume cette tendance) tandis que d'autres mettent en valeur l'unité des lignages (des exemples en sont fournis par les systèmes Crow et Omaha). Dans le système hawaïen, un seul terme peut être appliqué à tous les mâles de sa propre génération, un autre terme pour toutes les femelles de sa propre génération, un autre pour tous les mâles de la génération de son père, et ainsi de suite. Dans le système Crow, on pourrait appeler son père et le frère de son père du même nom mais s'adresser au frère de sa mère à l'aide d'un nom différent. Le problème vient de ce que ces termes doivent être découverts par l'anthropologue, le plus souvent au cours de l'établissement des généalogies, afin d'avoir une vue "du dedans" de la manière dont le groupe étudié classe les parentés. Pour le réalisateur de recensement, une telle approche des termes de parenté peut être une aide pour surmonter les difficultés provenant de la pratique du nom interdit et d'autres problèmes d'identification des individus par leurs noms.

L'écran de l'adoption

Dans de nombreuses régions du monde, la pratique de l'adoption est commune et utilisée largement. Tel est le cas en Polynésie et au Japon où l'anthropologue comme le réalisateur de recensement n'ont pas de difficultés d'habitude à distinguer entre les relations du sang et l'adoption. L'adoption signifie que la société assigne une relation qui tient lieu de lien du sang. Souvent, l'adoption est pratiquée entre des gens qui sont déjà parents mais même dans le cas contraire, cela importe assez peu au réalisateur de recensement dans la mesure où il a connaissance finalement de l'histoire généalogique des personnes étudiées.

Ailleurs, toutefois, des facteurs culturels peuvent obscurcir les relations d'adoption et dans de tels cas un réalisateur de recensement mal avisé peut prendre une adoption pour un lien du sang. Le risque apparaît

particulièrement grave dans les communautés traditionnelles chinoises. De récentes études portant sur des Chinois vivant dans des localités rurales de Hong Kong révèlent un trait de comportement en matière d'adoption qui pourrait facilement causer de la confusion ou induire en erreur au cours d'un recensement. Dans les villages traditionnels chinois, un membre de lignage important doit choisir un héritier s'il ne peut en avoir un lui-même. Théoriquement, il devrait prendre son héritier adoptif parmi son propre lignage mais la recherche a montré qu'un nombre substantiel d'adoptions est réalisé parmi des personnes mâles qui lui sont totalement étrangères.

Pourquoi un Chinois mâle désire-t-il adopter un enfant qui ne lui soit pas apparenté par les mâles, de préférence à celui qui l'est ? Pour adopter un fils non apparenté par les mâles, il doit se soumettre à une initiation rituelle humiliante, comportant, entre autres choses, des réjouissances coûteuses. Si la qualité du festin laisse à désirer, les invités se plaignent de la nourriture et insultent publiquement leur hôte avant de le quitter. L'adoption d'une personne apparentée, par contre, est facile et ne comporte ni humiliation, ni dépense. En apparence au moins, l'adoption d'une personne non apparentée semble être à éviter; et cependant elle est largement pratiquée. L'anthropologue James L. Watson interprète ce comportement comme une réponse aux relations rivales qui existent entre les segments d'un même lignage. Un homme qui adopte un héritier dans son propre lignage peut aider ses rivaux. Comme Watson le montre, un homme sans héritier paiera presque n'importe quel prix et subira presque n'importe quelle insulte pour obtenir un héritier adoptif, sans avoir, en même temps, à supporter les rivaux de son propre lignage. Le désir contraignant d'un héritier mâle est un trait fondamental du Chinois qui aspire à maintenir l'intégrité du lignage et aussi à avoir un fils qui prenne soin de lui dans la vieillesse et perpétue à son tour le culte des ancêtres après sa mort.

Dans les cas d'adoption non agnatique^{*}, le fils adoptif bénéficie de tous les droits de succession des anciens membres du lignage. Les autres membres du lignage peuvent protester et faire entre eux des remarques désobligeantes sur le fils adoptif, mais ne doivent jamais le lui faire entendre. Officiellement, au moins, un effort concerté est déployé

* Non apparenté par les mâles.

par chacun pour traiter l'adopté non apparenté par les mâles comme un pur produit du lignage, attitude qui est naturellement encouragée par le père adoptif. A cette fin, les généalogistes n'enregistrent pas les cas d'adoption non agnatique et un effort conscient est consenti par le père adoptif pour prendre son héritier dans une famille totalement inconnue du lignage, surtout pour prévenir plus tard les plaintes du père biologique. Watson décrit ce processus :

"Comme protection contre des plaintes ultérieures, l'adoption pourrait être arrangée par des intermédiaires de confiance qui garderaient secrète l'identité des deux parties. Lorsque cette méthode n'est pas utilisable, le postulant fera tous ses efforts pour se procurer un fils d'une famille vivant le plus loin possible du village du père adoptif. L'origine réelle de ces fils de l'extérieur est un des secrets le plus étroitement gardés dans la communauté; les pères adoptifs n'abordent jamais le sujet et ils ne sont jamais questionnés à son propos (Watson, 1975 : 303)".

Etant donné ce secret, quelle chance a le réalisateur de recensement de distinguer entre les modes d'adoption agnatique et non agnatique ou d'apprendre la parenté biologique d'un adopté non agnatique dans une communauté chinoise traditionnelle ?

L'adoption non agnatique en Chine, comme les autres exemples cités dans cet essai, devraient servir d'avertissement aux collecteurs de généalogies et de données de recensement. La littérature anthropologique abonde en exemples de comportements sociaux de l'homme et en croyances qui confondent les attentes culturellement basées sur le "bon sens" et ce qui peut donner naissance à une ambiguïté ou une erreur dans les données de base utilisées à un niveau plus élevé d'analyse par les démographes. Les collecteurs de données doivent être sensibles aux croyances et pratiques traditionnelles et ils doivent être avertis des sources possibles d'erreur. De même, les démographes et autres analystes de telles données doivent être au courant du danger qu'il y a à procéder tout de suite à l'analyse de haut niveau sans vérifier d'abord la sûreté des données de bas niveau.

Références

A.L. KROEBER, "Handbook of the Indians of California". Bulletin of the Bureau of American Ethnology, N° 78. Washington, D.C. : Bureau of American Ethnology, 1925.

David MAYBURY-LEWIS, Akwe-Shavante Society. London : Oxford University Press, 1974.

Lewis Henry MORGAN, League of the Iroquois, 1851. Reprint Edition. New York : Corinth Books, 1962.

James L. WATSON, "Agnates and Outsiders : Adoption in a Chinese Lineage", Man (N.S.), Vol. 10, 1975, pp. 293-306.

ANNEXE 1

Se situant dans le même ordre d'idées que le précédent article, il a paru intéressant de lui joindre le texte suivant, qui porte sur le nombre 9 et est extrait d'un numéro récent de Population Index (Princeton, N.J.) Vol. 44 - N° 4 - Octobre 1978 (p. 620).

LE NOMBRE 9

Dans un récent article d'INDEX⁽¹⁾ sur la démographie de la Chine rurale traditionnelle, une chute curieuse a été notée dans le nombre de premiers mariages enregistrés à l'âge de 18 ans parmi les agriculteurs chinois en 1930 et également parmi trois générations de femmes taiwanaises. Les auteurs ont fait état d'une explication possible suggérée par Arthur P. Wolf : comme le nombre 9 a le même son que le mot utilisé pour "chien" dans plusieurs dialectes de la Chine du Sud, le mariage à 19 ans (l'âge 19 en Chine correspond à l'âge 18 en Occident) pouvait être considéré comme maléfique, ce qui a pu affecter l'âge au mariage déclaré ou enregistré.

Toutefois, Kenneth M.A. Barnett, précédemment commissaire du recensement de Hong-Kong, a proposé une autre explication.

"Bien qu'il soit vrai qu'en cantonais (qui n'est pas beaucoup parlé à Taïwan) et dans quelques dialectes fukiens, le mot utilisé pour "9" a le même son que celui utilisé pour "chien", la véritable explication est plus simple que celle suggérée par le Professeur Arthur Wolf.

"Partout où je suis allé en Chine, y compris les régions où les mots utilisés pour "9" et pour "chien" n'ont pas le même son (comme dans les districts parlant Hakka et les provinces du Kwangsi et du Hunan) neuf est le "nombre maléfique" tandis que huit est bénéfique. Nous avons rencontré ce problème dans les trois recensements de Hong-Kong avec lesquels j'ai eu à faire : outre une préférence générale pour les nombres pairs, il y avait un biais systématique contre 9, en faveur de 8.

(1) Barclay, George W.; Coale, Ansley J.; Stoto, Michael A., and Trussell, T. James. 1976. A reassessment of the demography of traditional rural China. Population Index (Princeton N.J.), 42 (4) : 606-635.

"Dans plusieurs cas de la langue parlée chinoise, "nombre neuf" veut dire "très mauvais"; mais tel est le déplaisir de prononcer "neuf" que dans la plupart des régions de la Chine du Sud, beaucoup de gens diront à la place "nombre 1" en montrant le petit doigt de la main droite pour indiquer qu'il s'agit du numéro 1 à partir de la fin. Je me suis souvent moqué de mes amis qui avaient un tel comportement, leur disant que le doigt qu'ils montraient était le dixième, non le neuvième; j'arguais également du fait que dans le jeu de cartes appelé en cantonais "paai gan", le "gan" n'était jamais remplacé par un autre mot; la réponse était toujours : "mais c'est très bien de dire "paai gan" parce que le mot "paai" (cartes) a le même son que "paai" pour tirer, de sorte qu'en nommant ce jeu, on dit aussi à ce malheureux neuf de sortir". Je pourrais citer d'autres exemples.

"Je n'ai pas rencontré ce biais dans d'autres lieux qui utilisent un système numérique emprunté aux Chinois (par exemple le Japon, où le nombre maléfique est quatre, et la Thaïlande) mais je pense qu'il est général en Chine".

ANNEXE 2

Monsieur Podlewski a bien voulu de son côté nous faire part, à l'occasion de l'article de Richard A. Gould des quelques réflexions ci-après sur les irrégularités observées dans les pyramides des âges en Afrique.

LES ERREURS SUR LES AGES SONT-ELLES RESPONSABLES DE
TOUTES LES IRREGULARITES OBSERVEES ?

par André M. Podlewski
Maître de recherches principal
à l'ORSTOM.

Il est certain que l'on ne peut se fier entièrement aux différentes données chiffrées collectées lors des recensements et des enquêtes démographiques en Afrique Noire.

L'attribution d'un âge exact à quelqu'un, principalement dans les zones rurales, est souvent pour l'enquêteur une opération délicate, malgré l'établissement de calendriers historiques ou le classement des personnes par classes d'âges traditionnelles.

C'est principalement ce point que nous désirons développer dans les lignes suivantes, ces irrégularités pouvant, en effet, pour certains groupes d'âges avoir d'autres causes.

. La sous-estimation des jeunes filles "fiancées" en est un exemple.

N'étant plus "comptée" par ses parents, car déjà "promise" la jeune fille ne sera pas non plus comptée chez son futur mari puisqu'elle n'est pas encore établie avec lui. D'où les fortes échancrures qui affectent le versant féminin de toutes les pyramides aux âges avoisinant le mariage, en forêt comme en savane.

. De même, les récentes sécheresses dans les pays du Sahel ont certainement, d'une part augmenté de façon notable la mortalité des populations juvéniles et âgées, et d'autre part vraisemblablement diminué la fécondité des populations si rudement éprouvées (bien qu'aucunes données précises n'aient été produites).

Si dans trente ans on constate une forte échancrure aux âges 30-39 ans sur les deux faces de la pyramide (action conjuguée d'une surmortalité des enfants et d'une moindre fécondité à la même période) cette dernière ne sera pas due uniquement à des erreurs dans les déclarations d'âges.

Et si l'analyste cherche, pour effacer ces irrégularités qu'il attribue aux âges, à égaliser les contours de la pyramide, on voit bien que souvent il accentuera encore les distorsions par rapport à la réalité, alors qu'il se proposait de les réduire.

Il est donc préférable de présenter d'abord les pyramides telles qu'elles ont été obtenues, même si certaines retouches sont effectuées ultérieurement.

. Il existe également parfois, surtout je le pense auprès des populations "traditionnelles", une source d'erreurs sur les effectifs que l'on pourrait, de même, attribuer à des erreurs sur les âges.

Cette source d'erreurs réside dans la crainte que le dénombrement intégral d'une famille puisse faire tomber un "mauvais sort" sur cette famille.

C'est pour éviter ce risque que l'on omettra de mentionner à l'enquêteur l'existence d'un enfant mineur (parfois l'aîné des garçons), alors que cet enfant n'est pas encore soumis à l'impôt (et qu'il n'y a par conséquent, aucune raison de le dissimuler).

On retrouve ce sentiment de malédiction lié au dénombrement dans les temps les plus reculés, ainsi qu'en témoigne ce passage de la Bible (Exode 30, 11-12) :

"Yahweh parla à Moïse, disant: lorsque tu relèveras le nombre total des enfants d'Israël pour en faire le recensement, chacun d'eux paiera à Yahweh une rançon pour sa vie lorsqu'on le dénumbrera, de peur que ne tombe sur eux quelque fléau pendant qu'on les dénumbrera".

Nous avons pu personnellement nous rendre compte de ce type d'omissions auprès d'une société qui attribuait aux enfants des deux sexes un "prénom" déterminé, selon le rang de naissance de l'enfant.

En examinant plus attentivement les questionnaires nous avons remarqué que très souvent l'aîné des garçons n'était pas mentionné. Pour être clair, cela signifie que sur la liste des membres de la famille on trouvait, parmi les enfants mineurs, des Secundus, des Tertius, des ... Octavius mais rarement de Primus.

A titre indicatif, sur le Tableau suivant, nous faisons figurer pour quatre sociétés traditionnelles de montagne (Nord-Cameroun) les "prénoms" attribués aux enfants selon leur sexe et leur rang de naissance.

"Prénoms" attribués aux enfants, selon leur sexe et leur rang de naissance dans quatre sociétés traditionnelles du Nord-Cameroun.

	GARÇONS				FILLES			
	KAPSIKI	HINA	DABA	GUIDAR	KAPSIKI	HINA	DABA	GUIDAR
1 ^{er} enfant	TIZÉ	BITCHI	TIZI	TIZI	KOUVOU	KOUVOU	KISSA	KZA
2 ^e "	ZOURMBA	ZOURMBA	ZOURMBA	ZOURMBA	MASSAI	KASSOUMA	MASSOUMBA	MITSE
3 ^e "	DÉLI	DÉLI	TOUMBAYA	TOUMBA	KORMBA	KADOU	KARMBBA	TOUGOU
4 ^e " (1)	KOGNI	KONAI	NAI	VOUDOU	KOGNÉ	KONAI	NAI	NAIKÉ
5 ^e " (2)	KODJI	KOUDJI	BRIVI	MADI	KODJI	KOUDJI	BRIVI	MADIKÉ
6 ^e "	TÉRI	TADOU	TODOU	TODOU	KOTÉRE	TADOU	TODOU	TOUDOUKOU
7 ^e "	SÉNI	DAWAI	SOUNOU	DAWAI	KOSSINI	DAWAI	SOUNOU	DAWAIKÉ
8 ^e "	KOUODA	KODA	DOUVA	DAMBA	KOUODA	KODA	DOUVA	DAMBOUKÉ
9 ^e "	KOYANG	KOYANG	YANGA	TROUMBIA	KOYANG	KOYANG	YANGA	TOURMBOUKÉ
10 ^e "	KOTCHOUBOU	TSOUBOU	TSOUBOU	BAÏMA	(- indéterm)	TSOUBOU	TSOUBOU	BAÏMA

(1) "NAI" signifie "quatre" en fulfulde

(2) "DOU" signifie "cinq" en fulfulde

Sur ce Tableau nous pouvons remarquer que les "prénoms" sont attribués jusqu'au dixième enfant (Décimus) des deux sexes, ce qui nous donne une idée de la fécondité de ces sociétés lors des précédentes générations. Nous pouvons également remarquer que les "prénoms" des 4ème et 5ème enfants dérivent parfois du fulfuldé (langue des Foulbé, population dominante). On peut se demander pourquoi justement les 4ème et 5ème?

